

Publié :

« Ivresse médico-philosophique » (Sloterdijk), *Spirale*, mai-juin 2000, p. 20.

Ivresse médico-philosophique

Bloc :

Peter Sloterdijk

Essai d'intoxication volontaire. Conversations avec Carlos Oliveira

trad. O Mannoni, Calmann-Lévy, 1999, 187 p.

Le 4 septembre 1994, Carlos Oliveira et Peter Sloterdijk enregistrent trois heures et demi d'entretien. Un parcours fulgurant dans la diversité et l'audace. Quelques extraits seront diffusés à la radio. Deux ans après l'ensemble sera distribué en cassettes audio. Ces entretiens nous font mieux connaître le célèbre auteur de la *Critique de la raison cynique* (Bourgeois, 1987), traduit dans plusieurs langues, qui a suscité encore récemment (septembre 1999) une polémique retentissante à l'occasion d'un colloque sur Heidegger et Levinas. Sloterdijk, qui a complété la transcription en vue de l'ouvrage, n'utilise pas cette tribune pour se poser en penseur de la totalité du monde, pour s'auréoler sereinement des grands cercles de l'intelligible. Il ne nous convie pas à un exercice d'auto-hypnotisme par lequel nous pourrions croire échapper au pessimisme. Parce qu'à notre époque il n'est plus guère possible de « contempler » le monde, nous pouvons tout au plus tenter un diagnostic à partir d'indices insuffisants, de fragments dispersés. Sans doute parce que ce monde est explosion, accident, catastrophe : nous ne pouvons faire face au désastre, nous n'avons que l'approche oblique de résidus qui ne prennent relief et signification que de nous mettre à l'épreuve : nous n'avons d'autre choix que de se laisser contaminer par ceux-ci, de s'injecter à dose homéopathique sa propre époque. Sur ce point Sloterdijk invoque le médecin homéopathe Samuel Hahnemann qui voulait que l'on ne donne à ses patients que ce que l'on pouvait s'administrer soi-même. Il invoque surtout Nietzsche qui a inventé la formule du philosophe comme médecin de la culture : mais un médecin qui a tenté de se vacciner avec la folie des hommes, qui a entrepris de s'intoxiquer avec le chaos du monde.

Éthique de l'expérimentation de soi

En fait s'intoxiquer c'est aussi se désintoxiquer, c'est se donner un substitut sans accoutumance : la méthadone d'une pensée de la vie comme jeu changeant, contre l'auto-intoxication millénaire de la vie comme destin. Car tout débute avec une pathographie antique assez lourde où la pensée philosophique, comme le mythe et

l'inspiration poétique, sont des intelligences synthétiques qui s'apparentent à la lumière lorsqu'elle est trop vive : elle nous illumine et nous laisse aveugle. ² Cette pathographie connaît une mutation importante à la fin du Moyen Âge, dans une pré-modernité où l'intelligence trouvera son siège en soi-même, dans notre capacité analytique de tout démonter et de tout décrire comme « machine ». C'est ainsi que commencera, avec Descartes, cette fixation sur le moi qui continue jusqu'à aujourd'hui. Sloterdijk établit une corrélation entre notre nécessité de tout décomposer et le renforcement de l'individualisme : la dissolution analytique et la mécanisation de notre monde provoqueront une atomisation de la société, mais n'entraîneront pas pour autant une dispersion du moi. Sans contester la naturalité du désir de conservation de soi en chaque individu, on constate néanmoins qu'elle a été mise au service de la conservation du système. On constate aussi que l'individu, en se cantonnant dans cette posture de conservation récupérée se refuse toute nouvelle posture : l'expérimentation et l'intensification.

Toute prétention d'élaborer un point de vue définitif sur le monde rappelle de trop près l'alliance, consolidée par un passé greco-romain, entre l'esprit et le pouvoir. Mais Sloterdijk à Karlsruhe n'est pas Hegel à Berlin, Schlegel à Vienne, ou Attali à Paris. Leur « monde professoral et antipoétique » lui répugne, il veut définir la tâche de l'intellectuel autrement. L'intellectuel n'est plus exhaustif, il se veut stratégique dans sa nécessité d'établir une perspective dans les « flots discursifs », toujours canalisés, relancés, interprétés. Cette perspective doit être révolutionnaire et pourtant elle ne peut emprunter le discours politique qui se révèle trop exclusif, elle doit se méfier de la récupération technologique de l'idée de révolution, elle ne peut pas se contenter des subversions artistiques qui manquent de finalités. L'art improvise la subversion et, ce faisant, se donne une prise sur les choses, tandis que la politique finit par soumettre toute chose à la dictature d'une finalité abstraite. L'esthétique de la subversion relance l'éthique de l'expérimentation de soi. L'écrivain et l'artiste se veulent expérimentateurs dans leur effort de dépister les thèmes profonds de leur époque. Le philosophe médecin traite d'un matériau thématique très virulent qu'il ne peut décomposer et traiter dans un laboratoire aseptique : « son intérieur lui sert d'espace expérimental ». En fait c'est lorsqu'ils surgissent dans son espace de vie, c'est-à-dire son corps, ses relations affectives, ... que les indices paraîtront significatifs.

Quels sont ces thèmes : le vide, l'obscène, l'inconsistance, le sexe, la dissolution du moi, le sacré, le déshéritage, l'errance, la fiction de l'individualité, la naissance, l'illimité ... Le philosophe prend le parti de combattre, et d'éprouver en lui-même jusqu'à la fracture, la névrose moderne de l'individualisme. Parce qu'elle représente la plus grande ambiguïté. Il a été bénéfique que nous puissions quitter les anciens agrégats (famille, clan,...), chacun redevenu un atome pensant. Mais nous ne sommes plus que des particules qui volent pêle-mêle dans un nuage sans cohérence. Alors chacun se raccroche à une volonté de s'auto-décrire, dans un désir hystérique d'être soi, dans un monde de l'apparence devenu la crispation ultime contre le néant. Car lorsqu'il ne s'agit pas de contrôler et d'intensifier sa visibilité, alors le jeu avec la limite, le culte de l'illimité devient un droit à l'auto-

destruction d'une génération qui, dans son désir de consommer sa propre existence, transforme la société en « party suicidaire ». Ironie inédite d'une 3 époque où le besoin de s'auto-produire se fait cruellement ressentir alors que nous nous n'aurons su produire qu'un monde étranger. On l'aura compris, le *self-fashioning* prolonge l'assimilation de l'existence dans la production techno-économique.

Anthropologie cinétique

Nous sommes encore soumis à un horizon mythique, c'est-à-dire le mythe d'une actualité qui domine tout ce qui arrive. Le récit continu de l'actuel nous assure que rien n'existe sinon dans le monde objectif, il n'y a d'événement que la répétition dans laquelle nous sommes agis et emportés : tout est déjà advenu, tout s'est produit depuis longtemps, nous sommes des animaux de l'après qui n'ont de cesse de tout décomposer, de tout disperser davantage. L'actualité nous tient en haleine, nous n'échappons au vide que de sortir de nous-mêmes par un engagement dans le « trop visible ». Nous ne remédions à notre perte de consistance, de nous-mêmes et de notre monde, que de donner une existence réelle au registre des apparences. Mais ceci ne permet pas un retournement de l'existence au terme de notre individuation, un renversement du sens de l'être au terme de la décomposition de toutes les formes. Pour cela, il nous faudrait un savoir sur la fragilité et l'arbitraire des formes de vie positives, il nous faudrait une anthropologie cinétique où il apparaîtrait que « la vie humaine est «fondée » sur une mobilité profonde, totalement autonome et incomparable ». Alors nous connaîtrons des changements analogues à la révolution de l'âme que décrit le langage mystique : transformation spirituelle subite, conversion que l'on n'attendait plus. A rendre l'existence à ses jeux libres et informels, nous pourrions retrouver des énergies synthétiques, nous pourrions retrouver l'ivresse des formes et de la pensée.

S'intoxiquer c'est d'abord se prêter au jeu analytique. Non pas à froid et à distance, comme nos penseurs ont coutume de le pratiquer, mais plutôt à chaud et au plus près de soi. Connaître par sa propre fièvre la virulence de son époque. L'intelligence n'est plus une donation des dieux, ni une forme impériale qui rejoint l'universalité en décomposant le monde dans une paradis analytique. C'est une forme culturelle, un capital symbolique qui doit échapper à une logique étroite de la production et de la conservation de soi. On voit ici comment une expérience intensifiée de soi ne conduit pas nécessairement à l'idolâtrie de la vitesse, au nomadisme consommateur, il s'agit plutôt de retrouver la mobilité de la vie humaine lorsque celle-ci est renvoyée à une définition du monde comme étant « tout ce avec quoi nous menons des expériences ». L'ambiguïté demeure : ainsi l'érotisme peut être mis au service d'une consommation de l'existence, il peut également faire sauter le scellé de l'intelligence conservatrice, dissoudre la fiction de l'individualité.

La philosophie créative de Sloterdijk ouvre de nombreuses perspectives, elle nous propose une poétique politique des espaces mais aussi des fréquences communes.

Ces entretiens donnent un aperçu de la « macro-sphérologie » (en 3 volumes, deux parus : Sphären I, Blasen, 1998 et Sphären II, Globen, 1999) où Sloterdijk ⁴ tente de penser le champ psychique dans lequel se forment les religions, le terrain protosymbolique dans lequel prennent forme les grands récits, etc. C'est à retrouver cette zone des sources que nous pouvons engager avec soi des jeux de religions actifs : Sloterdijk pose de nouveau la question « pouvons-nous faire, sur notre propre personne, des expériences permettant de faire sortir de nous-mêmes le sacré » ? A suivre cette entreprise médico-philosophique on se prend à espérer qu'on verra la lumière au bout du « tunnel analytique ».